

## Tremble carcasse, si tu savais où je te mène !

Thierry Carcenac s'interroge sur les futurs investissements :

« Si tous les chantiers qui déplaisent doivent être protégés ainsi, où va-t-on ? »

*La Dépêche du Midi, 27 octobre 2014.*

Il faut un mort pour que le déménageur en chef du territoire dans le Tarn se pose une grande question existentielle : où va-t-on, en effet, si on ne peut plus bétonner tranquillement ? s'il faut à chaque fois passer sur les cadavres des opposants ?

Cette engeance, toujours aussi imbue de son pouvoir, se demande en réalité : « où va-t-on si les gens se mêlent de leurs affaires et que je ne peut plus m'en occuper à leur place (et m'en mettre plein les poches avec mes petits copains) ? »

La même pourriture, suite à la publication du rapport d'expert qui confirmait en tous points l'analyse critique du projet de barrage par les opposants, concédait qu'en effet il s'était quelque peu trompé, mais que de toute façon, les sommes engagées pour les études et les travaux étaient déjà trop considérables pour gâcher en pure perte tout ce bon argent public en faisant machine arrière : « bien sûr, je fais n'importe quoi, mais je le ferais jusqu'au bout ! » Cette pathologie dans l'argumentation, cette logique de la déraison a déjà été bien analysée :

*« On connaît cette histoire de l'homme qui a prêté un chaudron à un ami et qui se plaint, après avoir récupéré son bien, d'y découvrir un trou. Pour sa défense, l'emprunteur déclare qu'il a rendu le chaudron intact, que par ailleurs le chaudron était déjà percé quand il l'a emprunté, et que de toute façon il n'a jamais emprunté de chaudron. Chacune de ces justifications, prise isolément, serait logiquement recevable. Mais leur empilement, destiné à mieux convaincre, devient incohérent. Or c'est précisément à un semblable empilement d'arguments que se trouve régulièrement confronté quiconque s'interroge sur l'opportunité d'une diffusion massive de telle ou telle innovation technique.*

*Dans un premier temps, pour nous convaincre de donner une adhésion pleine et entière à la technique en question, ses promoteurs nous expliquent à quel point celle-ci va enchanter nos vies. Malgré une présentation aussi avantageuse, des inquiétudes se font jour : des bouleversements aussi considérables que ceux annoncés ne peuvent être entièrement positifs, il y a certainement des effets néfastes à prendre en compte. La stratégie change alors de visage : au lieu de mettre en avant la radicale nouveauté de la technique concernée on s'applique à nous montrer, au contraire, qu'elle s'inscrit dans l'absolue continuité de ce que l'homme, et même la nature, font depuis la nuit des temps. Les objections n'appellent donc même pas de réponses, elles sont sans objet. Enfin, pour les opposants qui n'auraient pas encore déposé les armes, on finit par sortir le troisième type d'argument : inutile de discuter, de toute façon cette évolution est inéluctable. Ce schéma ne cesse d'être reproduit. » (Olivier Rey, Nouveau dispositif dans la fabrique du dernier homme, revue Conférence, juin 2012.)*

Au Testet comme ailleurs, tous les Carcenac nous font le même coup du chantage à la démesure : « la machine est lancée et elle est trop grosse pour qu'on puisse l'arrêter. » Ce qui en dit long sur leur condition d'esclave des dispositifs économiques et techniques qu'ils manigancent et surtout sur l'ambition grandiose qu'ils ont de nous rendre tous semblables à eux-mêmes, à nous faire vivre dans leur monde où la nature et les hommes marchent au pas cadencé de l'économie et de la machine

Face à d'aussi répugnantes perspectives, face à ce « monopole de la violence légitime » qu'exerce quotidiennement l'Etat de droit et l'économie de Marché en vue du développement infini de la société industrielle, la violence des « virulents », des « radicaux », des « casseurs » ou des « black blocks » (rayez les mentions inutiles) paraît bien dérisoire et n'est qu'un juste retour des choses.

Cette atteinte quotidienne à notre liberté et autonomie, qui crève les yeux à travers les déclarations des politiciens, nous ne la voyons pas tellement elle est mise à distance par la démesure de la mégamachine. D'abord en tant qu' « utilisateurs finaux » de ses produits, nous ne voyons plus la violence qu'elle exerce au loin – voire même juste à côté de chez nous – pour fonctionner, tant elle est cloisonnée. Derrière la commande passée sur Internet, qui voit les intérimaires sous-payés courir dans les entrepôts géants et les camionneurs s'épuiser sur les autoroutes, par exemple ? Cette brutalité est également intériorisée dans les rapports sociaux, d'abord à travers la soumission qu'implique le salariat et sa hiérarchie indiscutable. Mais de plus en plus aussi à travers les habitudes que nous contractons du fait de l'usage d'un nombre grandissant de machines dans notre vie quotidienne, d'un fonctionnement régulier, prévisible, fluide et sans heurts du cours de l'activité sociale. L'organisation générale de

la société, d'une ramification et d'une complexité incommensurable, nous a habitué à une existence bien réglée, à un fonctionnement de la vie bien policé, à une activité qui roule et qui roule d'ailleurs d'autant et toujours plus vite qu'elle est toujours mieux réglée, policée et interconnectée.

Est maintenant perçue comme « violence » toute interruption de la machinerie, toute irruption de l'inattendu, de l'imprévu, du hors-cadre et du hors-norme. Ce qui dérange l'organisation et le programme ; crée des tensions et des heurts dans le fonctionnement. Que la surprise de la vie se manifeste et c'est le scandale. Et pour que cette « violence » cesse, il faut étendre toujours plus avant la rationalisation de nos existences, de nos activités et mettre en coupe réglée leur contexte.

La violence de l'organisation, qui tranquillement contraint, canalise, embrigade, oppresse, exploite et aliène le mouvement autonome de la vie, de notre vie et ses conditions, est maintenant perçue comme la normalité, l'ordre des choses, le calme cours de la vie, la paix. La machine est le modèle, la vie doit s'y conformer, jusqu'à la raideur de l'automate.

« Je lance un appel au calme » nous dit pour conclure le pyromane-pompier Carcenac.

Nous sommes calmes depuis longtemps : nous sommes calmement en colère contre cette vie corsetée et sérieusement déterminés à faire barrage à tous les agités du bétonnage du territoire et des « Zones d'Aménagement Différés », les excités de l'innovation et du progrès, les compulsifs de la vitesse à haut débit et de la circulation en flux tendus, les hystériques de la croissance infinie et du « redressement productif », les fanatiques de l'aliénation à la société capitaliste et industrielle.

Occupons et habitons la vallée du Tescou, reconstruisons là et partout ailleurs notre vie, et faisons nôtre ce pays.

BERTRAND LOUART, menuisier-ébéniste

## Comment va ta montagne ?

Est-ce l'arbre ou le vent dans le feuillage qu'on entend ? Peut-être bien le dedans de l'arbre sans intervention extérieure, où semblait s'être éveillé ce qui depuis longtemps était éteint, qu'il couvait patiemment. Certes, les coups que lui portait le vent n'avaient jusqu'alors pas permis de le penser, mais ce sursaut devait être parti de l'intérieur, de ses seules ressources enfouies, ou les secousses, par lesquelles ce sursaut était apparu, desquelles le temps sorti de sa normalité sembla s'être déréglé, n'étaient peut-être bien plutôt précisément qu'un mauvais tour du temps, sans plus les conséquences de son passage, puisqu'on dit de lui qu'il passe, sans plus de contraires, ceux de la pousse et de la décroissance, de l'affermissement et du pourrissement... Une secousse du temps dans l'arbre ! Ou bien une dimension de l'arbre lui-même que l'on avait jusqu'alors prise pour du vent ! Il sursauta. (...) Ce qu'il est arrivé par la suite, ce que la main a touché ou bien même traversé, l'épaisseur de l'air d'une densité devenue impénétrable était telle qu'aucun regard, s'il s'en était trouvé un, n'aurait été en mesure de rien distinguer. Regard qui se serait alors peut-être fermé, à rejoindre ce qui de l'extérieur ne se voyait plus, ou bien que la paume des mains aurait recouvert, les yeux maintenus grand ouverts, jusqu'à se penser soi-même invisible.

OLIVIER GALLON

## Merdias

**Chiens de Libération !** Les bergers transhumants de la manifestation du 25 octobre ne font pas partie de la Confédération Paysanne, qui comme tous les syndicats convoite le rôle répugnant de cogestionnaire de la contestation ! Ni *black blocks* ni *citoyens bon teint* ils cherchent simplement la belle manière d'attaquer ce monde de merde, ses puces, ses drones et ses algorithmes.

**Garces de La Dépêche du Midi !** Si l'organisation de la violence à Sivens était aussi méthodique que vous le dites, on vous aurait déjà cassé la gueule. Vos mensonges nous lassent. Attention.

## Un dilemme

**Quiconque prend l'épée périra par l'épée. Et quiconque ne prend pas l'épée périra sur la croix.**

SIMONE WEIL

La rédaction demande l'indulgence de ses lecteurs face aux nombreuses coquilles présentes dans les précédents numéros. Ecrire et corriger sous les grenades est un exercice qui demande de l'entraînement : merci aux flics démocratiques qui nous permettent de nettement progresser en la matière.